

l'intimité devienne intéressante, tellement intimes que ce qui est étranger devienne une résistance excitante. La vie conjugale ne doit pas être une robe de chambre dans laquelle on prend ses aises, ni un corset qui gêne les mouvements; elle ne doit pas être un travail qui exige des préparatifs fatigants, ni un confort dissolu; elle doit porter l'empreinte du hasard, mais il faut qu'on soupçonne légèrement de l'art; il ne s'agit pas exactement de s'aveugler en travaillant jour et nuit à un tapis qui peut couvrir le parquet du grand salon, mais la plus insignifiante gracieuseté peut bien être munie d'une petite marque clandestine dans la bordure; il ne faut pas mettre exactement chaque jour où on dîne ensemble son monogramme sur le gâteau, mais on peut admettre une petite allusion télégraphique. Il est important d'éloigner autant que possible le moment où on soupçonne le retour du mouvement, le commencement de la répétition; et comme, toutefois, cela ne peut pas être totalement évité, il faut s'arranger de façon qu'une variation soit possible. On n'a à sa disposition qu'une certaine somme de textes, et si on en remplit trop son sermon du premier dimanche, on n'aura plus rien non seulement pour toute l'année, mais pas même pour le premier dimanche de l'an suivant. Dans une certaine mesure, il faut rester aussi longtemps que possible plein de mystère l'un vis-à-vis de l'autre et si on se découvre peu à peu, cela doit se faire autant que possible au milieu de circonstances fortuites et devenir ainsi assez relatif pour pouvoir être envisagé sous beaucoup d'autres aspects. Il faut se garder contre toute satiété et tout arrière-goût. » Tu avais alors l'intention d'occuper toi-même le rez-de-chaussée de ce somptueux château qui devait être situé dans un beau paysage, mais près de la capitale. Ta femme, ton épouse, devait occuper l'aile gauche du premier étage. C'était une chose que tu avais toujours enviée aux personnages princiers, que l'homme et la femme puissent habiter à part l'un de l'autre. Mais ce qui éloignait l'esthétique d'une telle vie de courtisan, était un cérémonial qui prétendait avoir le pas sur l'amour. On est annoncé, on attend un moment, on est reçu. Ceci n'était pas au fond inesthétique mais n'acquerrait sa vraie beauté qu'en devenant une pièce dans le jeu divin de l'amour, qu'après l'attribution de validité, cette attribution ayant lieu de telle façon que la validité pût aussi bien être retirée. L'amour lui-même devait avoir beaucoup de limites, mais chaque limite devait en même temps comporter une tentation voluptueuse à la violation de la limite. Tu occupais donc le rez-de-chaussée où tu avais ta bibliothèque, ta salle de billard, ta salle d'audience, ton cabinet de travail, ta chambre à coucher. Ta femme occupait le premier étage. Là, était également votre *total conjugale* (59), une grande chambre avec des cabinets des deux côtés. Rien ne devait rappeler ni à toi, ni à ta femme, que vous étiez mariés, néanmoins, tout devait être tel qu'aucun célibataire ne pût s'arranger de la même façon. Tu ignorais ce que ta femme faisait; elle, de son côté, ignorait ce dont tu t'occupais; mais ce n'était pas du tout pour rester inactif, ni pour vous oublier l'un l'autre, mais afin que tout contact ait une grande importance et afin d'éloigner

le moment mortel où vous vous regarderiez l'un l'autre avec ennui. Non que vous trottiez alors coude à coude en cortège conjugal, — de ta fenêtre tu la suivrais encore longtemps de tes yeux pleins d'amour juvénile, lorsqu'elle se promènerait dans le jardin, tu armerais tes yeux pour bien la voir, pour t'absorber dans la contemplation de son image lorsqu'elle aurait disparu à ta vue. A pas feutrés tu t'approcherais d'elle, parfois elle s'appuierait sans doute aussi sur ton bras; car, malgré tout, il y avait toujours quelque chose de beau dans ce qui s'est affirmé parmi les gens comme l'expression d'un certain sentiment; tu te promènerais avec elle en prenant son bras, moitié rendant justice à la beauté de cet usage, moitié plaisantant de ce que vous vous promeniez ainsi comme des époux légitimes. Toutefois, — comment terminer si je devais poursuivre les raffinements sagaces de ton ingénieux cerveau dans cette exubérance asiatique, qui me fatigue presque, et qui me fait désirer revenir aux trois petites pièces auxquelles tu tournais si fièrement le dos!

D'autre part, s'il y a de la beauté esthétique dans cette conception, il faudrait la chercher, je pense, dans la timidité érotique que tu faisais soupçonner, et aussi dans le fait qu'à aucun moment tu ne voulais posséder la bien-aimée en tant qu'acquise, mais toujours l'acquérir. Cette dernière idée est en somme vraie et juste, mais le problème n'a nullement été posé avec du sérieux érotique et, à ce titre, il n'a pas non plus été résolu. Tu t'accrochais toujours à une immédiateté, comme telle, à une détermination naturelle, et tu n'osais pas lui permettre de s'éclaircir dans une conscience commune; car c'est ceci que j'ai exprimé en parlant de sincérité et de franchise. Tu crains que l'amour disparaisse lorsque la discrétion n'y sera plus; moi, au contraire, je pense que c'est alors seulement qu'il commence. Tu crains qu'on n'ose pas entièrement savoir ce qu'on aime, tu comptes sur l'incommensurable comme sur un ingrédient absolument important; moi, je suis d'avis que ce n'est que lorsqu'on sait ce qu'on aime, qu'on aime en vérité. Ajoutez à cela qu'à tout ton bonheur manque une bénédiction, car il y manque des difficultés; ce serait une faute si tu voulais vraiment guider quelqu'un à l'aide de ta théorie et c'est aussi un bonheur qu'elle ne représente pas la vérité. A présent, tournons nos pensées vers les circonstances réelles de la vie. Je ne suis pas du tout d'avis qu'il t'est permis d'identifier le mariage avec une série de difficultés, sous prétexte que j'ai insisté sur la nécessité des difficultés. Comme je l'ai expliqué plus haut, la question de la présence des difficultés est déjà impliquée par la résignation comprise dans l'intention, sans que ces difficultés aient encore pris une forme précise ou soient à craindre, puisque au contraire elles se trouvent déjà vaincues dans l'intention. En plus de cela, la difficulté n'est pas vue de l'extérieur, mais intérieurement dans son reflet dans l'individu, et ce reflet appartient à l'histoire commune de l'amour conjugal. La discrétion elle-même, comme nous l'avons expliqué plus haut, devient une contradiction lorsqu'elle n'a rien à enfermer dans son secret, une puérilité lorsque ce ne sont que des colifichets amourachés qui constituent